

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 26

Artikel: La route du Simplon : et Napoléon Ier : III
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191750>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Qu'y a-t-il a votre service, m'sieur ?

— Je désirerais parler un instant à Monsieur X.

— Monsieur n'est pas bien du tout, et ne peut recevoir. Il partira très probablement ce soir pour les bains, et... on ne sait quand il reviendra.

Eclipse, encore !

Comme on le voit, nous pourrions multiplier à l'infini les exemples de semblables déceptions, d'éclipses bien pénibles, bien dures à supporter, et dont nous nous rendons parfaitement compte sans verre fumé. L. M.

La route du Simplon

et Napoléon I^{er}

III

Appendices de la route du Simplon, à Meillerie, sur les bords du lac Majeur et dans le Jura. — Travaux de M. Céard en Suisse. — Le port d'Ouchy. — Le pont de Vevey. — Galeries d'Algaby et de Gondo. — Le pont de sapin.

Outre l'ouverture de la route entre Glitz et Domodossola, il fallait en outre s'occuper des communications qui aboutissent à la montagne, le long du lac Majeur, en Valais, à Meillerie, sur la rive gauche du Léman et dans le Jura. Dans la plus grande étendue du Valais il n'existait qu'un chemin souvent très étroit et fort irrégulier ; sur la rive droite du lac Majeur, sur la rive gauche du Léman, depuis le Bouveret à Evian, et dans la vallée des Dappes dans le Jura, il n'existait tout au plus que des sentiers ; ainsi tout était à faire dans ces parties-là comme au Simplon.

Jusqu'ici les travaux de la grande voie de Paris à Milan n'avaient eu lieu que sur le territoire de la République Cisalpine et le territoire français, car on sait que le Valais avait été réuni à la France sous le nom de *Département du Simplon*, et que la route à ouvrir sur la rive gauche de notre lac se trouvait dans le *Département du Léman*, formé du canton de Genève et du Chablais. Quant à la partie de la route à ouvrir dans le Jura, elle eût été, dans d'autres circonstances, compliquée d'une difficulté de territoire qui aurait rendu la chose embarrassante. Car pour que la route ne passât pas sur une parcelle de terre appartenant à la Suisse, il eût fallu lui donner une direction toute différente, dans des localités moins favorables.

Mais Napoléon ne s'arrêtait pas pour si peu. Des troupes d'escorte furent données à l'Inspecteur, qui fit son tracé suivant les convenances de l'art, sans qu'il eût à se préoccuper de celles de la politique et des droits de notre pays.

Dans une lettre adressée le 30 Août 1802, au Commissaire du gouvernement français, par l'Inspecteur, celui-ci disait : « Un piquet de 25 gendarmes et deux compagnies de chasseurs protègent les travaux que nous ouvrons sur la

Suisse entre les Rousses et Gex. » Il n'y fut pas mis plus de cérémonies que cela.

* * *

Les escarpements considérables qui allaient avoir lieu dans les rochers de Meillerie firent penser à l'Inspecteur que la pierre qui en proviendrait pourrait avantageusement être employée à établir, à peu de frais, une jetée en pierre sèche, à Evian, semblable à celle qu'il avait précédemment fait exécuter à Ouchy pour le compte et par les ordres du gouvernement de Berne. Cette idée, qui rencontra divers obstacles, ne fut exécutée que plus tard par le gouvernement Sarde.

C'est en effet M. Céard, l'ingénieur en chef de la route du Simplon, qui construisit la jetée du port d'Ouchy, en 1791-1793. Ce travail coûta 40,000 francs anciens. Pendant les années 1793, 1794 et 1795, le gouvernement de Berne demanda en outre à M. Céard un projet de digement des torrents de Clarens et de Montreux, et un projet du pont de Vevey. Il fut aussi consulté par les autorités bernoises sur le redressement de l'Aar, près Buren, et sur l'achèvement du canal d'Entreroches.

* * *

Après un travail rapide et considérable, les ingénieurs géographes livrèrent le plan du Valais, comprenant 153,334 mètres ou 31 lieues à peu près de pays ; ce plan n'avait pas moins de 29 mètres de long. L'Inspecteur y traça le projet de la route, dans lequel, — quoique tout ne fût pas à créer, — il n'y avait pas moins de 35,407 mètres de route entièrement neuve, sans compter de nombreux redressements et réparations.

Une des parties les plus intéressantes de ce tracé était celle qui suivait le bord du lac Léman depuis la Tour-Ronde au Bouveret, sur une longueur de 16,557 mètres, un peu plus de trois lieues. Cette route, établie de niveau, à 10 mètres au-dessus des eaux du lac, le long des rochers pittoresques de Meillerie, est remarquable. Les eaux ayant à cet endroit 960 pieds de profondeur perpendiculaire immédiatement au bord du lac, le voyageur se trouve ainsi, sur une corniche, à 992 pieds au-dessus du fond.

Disons ici qu'un rapport de M. Céard, de mars 1803, se terminait par un aperçu sur la navigation qu'il était possible d'établir depuis Brigue à Genève, dans la supposition que la route du Simplon attirât sur cette ligne les transports du commerce. Cette navigation aurait eu lieu au moyen d'un canal latéral au Rhône, et qui aurait pu être alimenté abondamment par les eaux de la Sal-tine.

* * *

Revenons maintenant aux travaux les plus importants et les plus hardis de la

route du Simplon, qui sont évidemment ceux de la gorge de Gondo, au fond de laquelle les eaux de la Dovéria roulent et bondissent avec un bruit effrayant.

Déjà, à 5 minutes au-dessous d'Algaby, les parois de rochers se rapprochent tellement que la route n'a plus de place à côté du lit de la Dovéria et traverse une galerie de 200 pieds de long qui, dans les années 1814 et 1815, fut fortifiée à son entrée inférieure et pourvue de meurtrières. Les parois de granit, toujours plus perpendiculaires, s'élèvent à une hauteur vertigineuse, tandis que dans l'abîme gronde avec fracas le torrent sauvage qui se fraie un passage dans le chaos des blocs renversés.

A 30 ou 40 minutes au-dessous d'Algaby, on trouve une seconde galerie, plus grandiose, plus haute, plus longue et plus noire que la première ; c'est la célèbre *galerie de Gondo*. Sur une largeur de 19 pieds et une hauteur de 15, on a creusé, dans le roc le plus compact, un passage de 683 pieds de longueur. Mille hommes y ont travaillé jour et nuit pendant huit mois. Deux trouées latérales de 60 pieds de haut éclairent le sombre tunnel et permettent au voyageur de jeter un coup d'œil sur les eaux écumantes du torrent.

Pour pratiquer les ouvertures latérales dans le rocher à pic, on fut obligé de suspendre contre ses parois les premiers mineurs, jusqu'à ce qu'ils se fussent creusé une excavation suffisante. Les parties à ciel ouvert furent attaquées de mètre en mètre par des mineurs rangés sur deux étages. Quand toutes les mines étaient chargées, on y mettait le feu et chacun cherchait où il pouvait un abri contre les éclats. Qu'on se représente l'immense quantité de poudre absorbée par cette œuvre de géant, et les échos des montagnes retentissant au loin du fracas des explosions !

Quand ce grand ouvrage fut achevé, on y tailla dans le roc cette inscription : *Aere Italo MDCCCV. NAP. IMP.*

Avant l'établissement de la nouvelle route, on traversait la Dovéria, dans la gorge de Gondo, par ce qu'on appelait le *Pont des sapins*, qui faisait partie de l'ancien chemin. Ce pont élevé d'environ 100 pieds au-dessus de la Dovéria se composait de deux sapins jetés en travers de l'abîme, recouverts de quelques branches, sur lesquelles on avait mis de la terre. Le tout avait trois pieds de large. L'épaisseur du mulet suffisait pour dérober entièrement, de chaque côté, au cavalier, le faible appui qui le supportait ainsi que sa monture. Il faut avoir passé sur un pareil pont, qui fléchissait et se relevait alternativement sous le pas cadencé du mulet, pour comprendre une des sensations à la fois la plus extraordinaire et la plus pénible qu'on puisse éprouver.

On raconte que pendant la guerre d'Italie deux cavaliers français et deux hussards autrichiens, qui cheminaient en sens opposé dans la gorge de Gondo, n'avaient voulu ni les uns ni les autres s'attendre sur l'un des bords, et s'étaient rencontrés sur le pont des sapins, où le combat s'était engagé et avait bientôt fini par la rupture de ce frêle appui, et la chute des quatre guerriers dans la Dovéria, qui les mit, comme on le pense, parfaitement d'accord.

(La fin au prochain numéro.)

LE CURÉ DE SANLAVILLE

par

MADAME GEORGES RENARD.

II

J'étais de plus en plus intrigué ; et deux jours après je me dirigeais du côté de Sanlaville. Je devinai bien vite le presbytère. A côté de l'église, une vieille maison avec une Vierge en plâtre sur la porte, et, devant, un jardin plein de fleurs. C'était là. J'entrai sans sonner et presque aussitôt j'entendis une voix joyeuse que je reconnus immédiatement.

— Comment, c'est vous, Monsieur ! Vous êtes bien aimable de tenir votre promesse.

Et le curé accourait à grands pas, sa soutane relevée comme la jupe d'une blanchisseuse.

— Moi qui ai mis ma vieille soutane pour laver ma vaisselle ! Permettez au moins que j'en change ; entrez un instant au salon vous reposer.

Et il s'effaçait pour me laisser passer.

— Je profitai de ce que j'étais seul pour me livrer à une inspection de ce qu'il appelait son salon. C'était une grande pièce, pauvrement meublée. Un canapé et quatre chaises recouverts de maigre reps grenat ; un fauteuil Voltaire en tapisserie, présent de quelque dévote ; une bibliothèque en noyer ; au milieu, une table ronde recouverte d'un tapis rouge et noir. Sur la cheminée, une pendule en bronze, autre présent de dévote, deux vases d'un bleu cru remplis de fleurs et deux flambeaux dorés sous des globes de verre. C'était bien là l'humble intérieur du prêtre pauvre ; mais ce qui attira tout de suite mon regard, c'était, pendu à la muraille, à la place d'honneur, un grand sabre de cavalerie surmonté d'un casque de dragon. A gauche de cette panoplie toute guerrière, un portrait de la Vierge, et à droite une mauvaise lithographie représentant la *Ste-Cène* de Vinci. Puis, au-dessous, un crucifix de bois noir, une branche de buis bénit et une de ces effroyables peintures représentant le cœur du Christ brûlant d'amour pour ses fidèles. J'étais de plus en plus intrigué, lorsque mon hôte rentra. Il avait endossé, pour me faire honneur, sa plus belle soutane, celle qu'il mettait pour dire la messe. Mais, dans sa précipitation à se faire beau, il avait oublié qu'il était chaussé de pantoufles éculées qui laissaient voir de gros bas gris très reprisés. Il n'y pensait guère, affairé qu'il était à me faire bon accueil.

— Tout d'abord, Monsieur, disait-il, vous allez boire quelque chose. Le soleil est méchant dans cette saison et la route n'est

guère ombragée pour venir chez nous. Puis, quand vous serez rafraîchi, vous verrez mon jardin dont je suis fier.

Et tout en parlant, il courait au puits tirer de l'eau fraîche ; après quoi il disposait sur la table deux gros verres communs, du sucre et une bouteille de vin. « J'oubliais les cuillers ! » s'écria-t-il en se frappant le front ; et, toujours courant, il sortait et rentrait aussitôt ; puis, ouvrant une armoire placée dans le corridor, il en tirait une tarte aux fruits qu'il posait sur la table.

— Voilà, monsieur, servez-vous. Surtout goûtez de ma tarte, c'est moi qui l'ai faite.

— Vous faites donc votre cuisine, monsieur le curé ?

— Mais oui, quand on vit seul, il faut savoir se tirer d'affaire.

— Elle est tout simplement exquise, votre tarte, monsieur le curé ! J'y fais honneur comme vous voyez. Mais comment se fait-il que vous préféreriez ainsi vivre tout seul ? Ne vous ennuyez-vous point parfois ?

— Jamais. Je suis trop occupé. Quant à avoir une servante, non, voyez-vous. Ces diables de femmes sont toutes plus bavardes les unes que les autres ; et sales, et impérieuses ! J'en avais une autrefois, elle me rendait la vie impossible. Monsieur le curé par-ci, monsieur le curé par-là ; jamais une heure de tranquillité. Et quelles tracasseries quand je rentrais en retard ! Je n'avais plus un moment à moi. Tandis que maintenant je suis heureux comme un roi. Je fais ce que je veux et quand je veux. Je sors ou rentre à mon gré ; je suis libre de soigner mon jardin et de salir ma soutane à mon aise sans qu'on vienne aigrement me le reprocher. Et puis je mange à mes heures, quand la faim me prend, et si vous saviez quels bons petits plats je me fais. Tenez ! le mois dernier j'ai eu chez moi le dîner mensuel des curés du canton : j'ai dû prendre à cette occasion une cuisinière. Quel désastre ! Monsieur ! Tous les plats manqués ! Et quel désordre dans ma cuisine ! J'en ai eu pour quinze jours à me retrouver. Une autre fois, c'est moi qui ferai le dîner, et je prendrai une laveuse de vaisselle pour mettre le couvert et servir à table. Mais venez voir ma maison, vous verrez que c'est en ordre !

En effet, tout était propre et ciré comme si une femme soigneuse avait passé par là. Pas une tache, pas un grain de poussière ne déshonorait les meubles ou les parquets. Dans la cuisine, les casseroles luisaient frottées par une main vigoureuse, et près d'un feu couvert, une marmite en terre bouillait à petit bruit, laissant échapper un savoureux fumet de pot-au-feu.

— Mes compliments, monsieur le curé, fis-je, vous êtes une incomparable ménagère !

— Vous vous moquez un peu de moi, Monsieur, dit-il en riant ; que diriez-vous donc si vous me voyiez à l'œuvre, reprisant mes bas ou raccommodant ma soutane ?

J'apercevais en effet dans une corbeille tout un attirail de couturière : dé à coudre, fil, aiguilles, ciseaux. Mais comme mon regard revenait obstinément du côté du grand sabre, le curé reprit :

— Ah ! ah ! vous regardez mes armes ! Cela vous étonne, n'est-il pas vrai, et vous vous dites qu'elles ne sont guère à leur

place ici ? Que voulez-vous ? Ce sont les seules reliques de ma vie de soldat ; c'est pourquoi je tiens à les avoir devant les yeux.

— Comment ! vous avez été soldat, monsieur le curé ?

— Mais oui, j'ai même fait la campagne de 1870 en qualité d'engagé volontaire, bien que je fusse au séminaire. En ai-je descendu de ces Prussiens de malheur ! Seulement j'avais toujours soin de les absoudre mentalement avant de leur donner le coup de grâce... Mais venez donc voir mes fleurs.

Et ce disant, il ouvrait une porte-fenêtre qui donnait derrière la maison. Le jardin était charmant et tenu à merveille. Ça et là des carrés de légumes correctement alignés s'encadraient de bordures fleuries. Un fin gazon, au milieu duquel s'élevait un éblouissant rosier rouge, s'étendait devant le salon.

— Voyez-vous, Monsieur, disait le curé, j'aime mes fleurs comme des enfants. Je connais la moindre plante de mon jardin et je pourrais vous dire exactement quand elle fleurira et quelle est son histoire. Le meilleur de ma vie se passe ici ; mes fonctions ne me prennent guère de temps, il vient si peu de monde à la messe. Mes paroissiens sont trop bornés pour que j'aie du plaisir à les visiter autrement que quand ils ont besoin de moi. Je vis presque toujours seul et mon plus grand plaisir est de soigner mon jardin. Ah ! si j'avais une paroisse plus importante, ce serait autre chose ; mais je ne suis guère en odeur de sainteté auprès de Monseigneur, et s'il me relègue ici, c'est pour me punir de m'être battu pendant la guerre.

Comme je le regardais surpris :

— Eh oui ! un prêtre n'a pas le droit de porter les armes, disent-ils. Mais que voulez-vous, Monsieur, c'était plus fort que moi. Quand j'ai vu ces étrangers ravager nos récoltes et massacrer nos hommes, mon sang n'a fait qu'un tour. Je suis fils de paysan, moi, et je demeure paysan malgré mes études. Tout ce qui touche à notre sol me touche, et puis on est patriote, ou alors on n'est pas digne d'être Français.

Et ses yeux flamboyaient, et sa voix prenait des éclats de clairon ; puis, tout d'un coup, son bon sourire candide reparut.

— Excusez-moi, Monsieur, vous êtes ici pour voir mon petit domaine et non pas pour remuer de sanglants souvenirs.

Et pendant une heure encore, il me promena partout, me racontant mille choses intéressantes sur ses fleurs dont il parlait comme un père parle de sa petite famille. Nous nous quittâmes très bons amis, avec promesse de nous revoir. Mais quelques jours après, subitement rappelé à Paris, je n'eus pas le temps d'aller lui dire adieu. Je me contentai de lui envoyer par dame Ursule un de mes derniers volumes avec cette dédicace :

A MONSIEUR LE CURÉ DE SANLAVILLE

Hommage d'un mécréant.

L'année suivante j'avais presque oublié cette aventure, lorsque je reçus par la poste une boîte volumineuse soigneusement enveloppée. Je l'ouvris : elle contenait des poires superbes, couchées sur un lit de fleurs. Tout au fond, sur un gros papier de